

CHAPITRE IV.

LES CRIS DE PARIS PENDANT LES ÉPOQUES RÉVOLUTIONNAIRES.

Les révolutions, on le sait à Paris mieux qu'ailleurs, n'accomplissent de grandes choses qu'à la condition de commettre beaucoup d'excès; dans la voie du despotisme comme dans celle de l'anarchie, elles vont toujours à l'extrême. Nous n'avons à les considérer ici que dans les temps modernes et sous un aspect bien restreint en apparence. C'est le cri révolutionnaire qui seul doit nous occuper. Mais dans ce domaine ainsi limité, nous voyons se produire les mêmes exagérations, les mêmes violences qui ont de tout temps caractérisé, aux heures des luttes civiles, le déchaînement des partis. On en jugera par les exemples que nous allons donner du cri révolutionnaire aux trois époques où il convient surtout de l'étudier, de 1789 à 1793 d'abord, puis en 1830 et en 1848.

Le cri révolutionnaire, ou pour mieux dire le cri politique, a deux formes invariables. Tantôt il est collectif, il sert de ralliement aux partis, il exprime leurs vœux ou leurs menaces; tantôt il est individuel, il naît des besoins de ce petit nombre d'industries, — les seules que la guerre civile ait le don de faire prospérer, — qu'on pourrait aussi appeler des industries politiques : commerce de journaux, d'emblèmes, de cocardes, de portraits, de caricatures, etc. C'est sous ces deux formes que nous observerons cette sorte de cri aux trois époques dont nous venons de rappeler les dates significatives.

Le cri collectif, en temps de révolution, procède avec une grande variété dans ses applications, mais avec une singulière uniformité dans ses formules. On pourrait le définir ainsi : la combinaison des mots *vive* et *à bas* avec les noms qui désignent tantôt une des idoles de la popularité, tantôt une de ses victimes. De 1788 à 1793 on a vu la nation française appliquer ce procédé à presque tous ses grands hommes, à presque toutes ses institutions anciennes ou nouvelles. Les cris poussés dans les rues de Paris pendant cette période sont toute une histoire de l'opinion. Voyez plutôt : *Vive le bon roi Louis XVI!* crie-t-on en 1788. *Vive la reine!* *vivent les notables!* *A bas les notables!* *vivent les États-Généraux!* crie-t-on en 1789. L'année 1790 met en vogue le cri contraire : *A bas les États-Généraux!* *vive l'Assemblée nationale!* *vive Necker!* — *A bas Necker!* *vive Lafayette!* répond 1791. — *A bas Lafayette!* *A bas la royauté!* crie tout Paris en 1792. — Puis vient 1793, avec le cri de : *Vive Marat!* — 1794 hurlant : *Vive Robespierre!* *vive Barère!* *vive la guillotine!* — 1795 vociférant : *A bas la Montagne!* *vive Tallien!* — 1796 enfin, qui pousse le cri final et suprême : *Vive le 18 brumaire!* *vivent les consuls!* *vive le pain!* (1) Rien de musical, d'ailleurs, dans aucun de ces cris. L'émission de la voix humaine, sous l'empire des émotions politiques, a quelque chose d'âpre, de fougueux, de désordonné. Les organes sont faux et criards, quelquefois rauques et sourds, comme si la haine et l'ambition, de même que la peur, avaient pour effet de serrer le gosier. Non, ce n'est pas là du chant, ce ne sont pas non plus des cris, ce sont des hurlements. Or, qu'ils signifient la joie ou la tristesse, les hurlements de la multitude attristent l'âme plutôt qu'ils ne l'exaltent. Ce qu'on peut remarquer, à propos des cris du peuple soulevé, c'est la brusquerie des transitions qui se produisent parfois dans ce formidable concert. Le moindre obstacle, le moindre défi jeté aux masses furieuses détermine des explosions qu'on peut comparer aux roulements du tonnerre. En revanche, la moindre parole d'esprit et de conciliation est souvent suivie d'un apaisement non moins caractéristique. Tous les contrastes qui se succèdent dans les âmes se retrouvent ainsi dans les bruyantes manifestations où éclate et déborde l'énergie des passions. Sous la terreur, parmi les vivats et les malédictions, plusieurs cris sinistres ont souvent retenti : *A la lanterne les aristocrates!* *à la lanterne!*

(1) Dans les assemblées révolutionnaires, les orateurs étaient souvent interrompus par le cri : *A bas la motion!* que le peuple a conservé dans son langage, sous forme de locution proverbiale, pour signifier

qu'une chose doit être rejetée sans appel. On dit à peu près de même *A bas la cabale!*

Ça ira, ça ira! La mort, la mort! clameur suprême qui faisait le silence autour d'elle (1). Quel pouvait être l'étonnement et souvent même l'effroi du provincial entendant ces vociférations et tremblant de passer lui-même pour suspect aux yeux d'une foule en délire! Une chanson très gaie, *le Franc Picard à Paris*, nous montre un de ces pauvres promeneurs poursuivi, à travers les rues de la capitale, par toutes sortes de cris funèbres, et transformant, dans l'excès de sa peur, en menaces de mort tous les bruits qui frappent son oreille, notamment les cris du commerce parisien. Voici cette chanson où l'on voit que, même dans les plus mauvais jours de la révolution, la gaieté gauloise n'avait pas abandonné les courageux enfants de Lutèce. L'auteur anonyme des vers ci-après s'est bien gardé, sous le règne de la liberté absolue, d'interdire à sa muse les licences; aussi, quand elle le trouve bon, il lui laisse complaisamment substituer l'assonance populaire à la rime aristocratique.

LE FRANC PICARD A PARIS.

Où, franc Picard je suis; (*bis*)
Toujours la peur me saisit.
De mon pays jusqu'à Paris,
Partout en chaque endroit
Mon esprit se troublait.

En passant par les champs,
Les moissonneurs chantoient; (*bis*)
Et dans leur joli chant disoient :
Ah! quelle chaleur!
Et moi, je croyais qu'ils disoient :
Ah! le voleur!
Et moi, je m'enfuis, fuis,
Et moi, je m'enfuyois.

En passant par les bois,
Le coucou qui chantoit,
Lors dans son joli chant disoit :
Coucou, coucou!
Et moi, je croyais qu'il disoit :
Coupez-lui l'cou!
Et moi, je m'enfuis, fuis,
Et moi, je m'enfuyois.

Plus loin je m'avançois,
Et les moulins tournoient,
Qui dans leur mouvement faisoient :
Et tic et tac!
Et moi, je croyais qu'ils disoient :
Attrape, attrape! (*bis*)
Et moi, je m'enfuis, fuis, etc.

Passant sur le Pont-Neuf,
Un autre homme chantoit, (*bis*)
Et dans son joli chant disoit :
Et v'là l'coco! (*bis*)
Et moi, je croyais qu'il disoit :
Et v'là l'mac'reau! (*bis*)
Et moi, je m'enfuis, fuis,
Et moi, je m'enfuyois.

En entrant dans Paris
Une église j'y vois, (*bis*)
Où les moines chantoient ;
Et dans leur joli chant disoient :
Alleluia! (*bis*)
Et moi, je croyais qu'ils disoient :
Ah! le voilà! (*bis*)
Et moi, je m'enfuis, fuis, etc.

Au marché Saint-Martin,
Une orangère chantoit, (*bis*)
Et dans son joli chant disoit :
Mon Portugal! (*bis*)
Et moi, je croyais qu'elle disoit :
Il a la gale! (*bis*)
Et moi, je m'enfuis, fuis, etc.

A la place Maubert
Une écaillère chantoit, (*bis*)
Et dans son joli chant disoit :
Huître à l'écaille! (*bis*)
Et moi, je croyais qu'elle disoit :
V'là la canaille! (*bis*)
Et moi, je m'enfuis, fuis, etc.

Allant encor plus loin,
Une femme chantoit, (*bis*)
Et dans son joli chant disoit :
Des épinards! (*bis*)
Et moi, je croyais qu'elle disoit :
C'est les Picards!
Et moi, je m'enfuis, fuis, etc.

(1) Ce fut le 17 janvier 1793 que cette lugubre sentence sortait de toutes les bouches à la séance de la Convention : *Louis Capet est cou-*

pable de conspiration contre la liberté de la nation et d'attentat à la sûreté générale. La Convention va ordonner de l'homme; elle vote sa

Cependant, au milieu des clameurs furibondes de l'orgie révolutionnaire, un cri puissant, formidable, part tout à coup de notre frontière du Rhin. Ce cri imposant, qui domine les bruyantes manifestations des partis, c'est le refrain d'un hymne de guerre, c'est le cri des combats (1). Les hordes farouches qui s'en emparent tentent vainement d'en dénaturer le caractère en l'exploitant au profit de leurs mauvaises passions. Moins politique que belliqueux, il annonce une ère nouvelle, une ère de gloire pour le pays, l'ère d'Austerlitz et de Marengo.

« Aux armes! citoyens! »

A cet appel irrésistible, la corde de l'amour patriotique vibre dans tous les cœurs; des milliers de bouches répètent le glorieux signal : *Aux armes! citoyens!* et, en moins de temps que n'éclate la foudre, la France est debout (2).

Après les cris collectifs viennent les cris industriels. On n'est encore qu'en 1789, et déjà mille bruits étranges annoncent la tourmente révolutionnaire. Les pulsations de la vie sociale, au sein de la grande ville, s'accroissent d'une manière inquiétante. « Dans la rue, mille voix, mille cris, mille gémissements; tout un peuple enfiévré allant, venant et coudoyant; — toute une ville murmurante, fourmillante, mouvante...; les foyers désertés, le travail qui chôme, la faim qui gronde...; le ruisseau, le pavé, l'angle des maisons, le coin de borne, passants, tribunes...: des éloquences s'improvisant au plein vent des carrefours, des chanteurs, des Diogènes; l'orateur Gonchon, le chansonnier Dédut et le cynique *Quatorze-Oignons* fendant la foule comme une caricature de Misère...; le commerce libre qui envahit et conquiert trottoirs, ponts, places, campant sous ses échoppes, ses planches, ses baraques, ses parasols; — à un cor qui s'éveille, cent cors éveillés l'un après l'autre dans le lointain, répondant, — signal et correspondance; les motions du Palais-Royal partant au galop pour la Grève ou les Halles...; et l'émeute qui passe, un buste populaire promené, les boutiques qui ferment, les trépidations, l'effarement, la patrouille qui disperse l'émeute, l'émeute reformée, et les chants patriotiques qui montent, et les pas qui se précipitent... Au plus matin, du quai des Augustins, les colporteurs, hérauts enroués de la discorde, s'élancent, qui vont criant par la ville qui s'éveille et s'élève les batailles de l'opinion : « *V'là du nouveau donné tout à l'heure! V'là les révolutions de Paris, par M. Prudhomme! V'là l'Ami du peuple, par M. Marat! V'là mon reste, à deux liards, à deux liards!* » Six mille ils sont qui sillonnent Paris ainsi; les monts-de-piété s'emplissent des pauvres vêtements que l'ouvrier s'ôte du corps, des parures dont la coquette se prive, pour dévorer les grandes colères patriotiques ou le superbe assassinat du régiment de Beauvoisis par les Jacobins; — et ces cris par toutes les rues : « *Grand complot découvert! Aristocrate emprisonné! Arrêté du district des cordeliers! Arrêté de la commune! Don patriotique! Partie de trictrac du roi avec un garde national! Naïveté du Dauphin! Combat à mort!* » (3) Le signe de ralliement des patriotes, la cocarde tricolore, — cocarde de ruban, cocarde de basin ou cocarde de cuir verni, — devient un article de mode très répandu. Dès le 13 juillet 1789, les Parisiens, les boutiques fermées, crient par les rues : *Ruban national! ruban national!* Mais ce sont toujours les vendeurs de journaux et de pamphlets qui font le plus de tapage; ils savent trop bien que la marchandise qu'ils colportent est destinée à satisfaire l'un

vie ou sa mort. Voilà soixante-douze heures qu'elle est en séance. Mille rumeurs, des bouffées de bruit qui par instants entrent dans la salle, du dehors et du café Payen; les glapissements étouffés des colporteurs qui crient le *Procès de Charles I^{er}* à toutes les avenues de l'Assemblée; une clef qui grince dans une serrure de tribune; mille bruits que scandent de moment en moment une voix grêle : *La mort!* — Une voix forte : *La mort!* — Une voix émue : *La mort!* — Une voix ferme : *La mort!* » (Edmond et Jules de Goncourt, *Histoire de la Société française pendant la révolution*.)

(1) « La *Marseillaise* a été pour notre génération ce que la *Chanson de Roland* fut pour nos aïeux, un appel aux armes, un chant d'attaque, un cri de ralliement. C'est comme hymne de guerre qu'elle a été conçue; c'est comme hymne de guerre qu'elle passera à la postérité. L'emploi qui en a été fait aux plus mauvaises heures des révolutions

n'est qu'une phase accidentelle de son histoire. Créée sous le titre de *Chant de l'armée du Rhin*, elle eut pour but, dès l'origine, d'exciter les Français à repousser l'étranger, et non de les armer les uns contre les autres. Ce n'est pas la faute du généreux sentiment qui l'a dictée, si le hasard l'a souvent jetée aux mains des séditeux comme un instrument de trouble et de discorde. » (Georges Kastner, *Les chants de l'armée française; essai historique sur les chants militaires des Français*, page 45.)

(2) Le cri de guerre et d'alarme : *Aux armes!* est noté dans le refrain de la *Marseillaise* d'après son accentuation la plus vraie, la plus naturelle. Il est impossible de donner une reproduction plus exacte de la forme de ce cri.

(3) Edmond et Jules de Goncourt, *Histoire de la Société française pendant la révolution*, p. 20 et 21.

des besoins les plus impérieux de la population parisienne, à cette époque de fièvre politique. La foule, altérée de nouvelles, accueille aveuglément tout ce qu'ils livrent sous ce nom à son avidité, semblable en cela au buveur d'eau-de-vie qui ne parvient à apaiser la soif qui le dévore qu'en trempant à chaque instant de nouveau ses lèvres dans le poison. Voyez plutôt : « Il fait petit jour à peine. Ils sont déjà là, dans cette étroite rue Percée, à la porte du libraire Chevalier, serrés et frissonnants, les mendiants ambulants que la charité ne nourrit plus, les femmes et les filles sans condition, les laquais supprimés, les manœuvres sans ouvrage, les gagne-deniers sans occupation de Paris et des alentours. Ils sont là, attendant la grande distribution du journalisme. La boutique ouverte, les feuilles enlevées, chaque borne devient un comptoir où les gros accapareurs font une redistribution ; et toute la grande famille des *proclamateurs* se lance dans la ville, l'emplissant de ses mille voix ; et un gros des siens, laissé sur le Pont-Neuf, à côté de l'âne chargé d'oranges, « la bête aux mille voix va beuglant, cornant, hurlant, » à toutes rues, ruelles, places, les triomphes quotidiens de la Révolution.

» Plus tard, Gattey ouvre au Palais-Royal sa boutique fameuse ; et de l'*antre infernal de l'aristocratie* s'envole une nuée ennemie qui répand dans Paris une autre armée de colporteurs. »

Toute cause arbore un journal. « Chaque jour de ces années de tempête en jette un nouveau, le lendemain en jette un autre, le jour qui suit un autre encore ; — vagues sonores de chiffons noircis que font taire les vagues survenantes ! (1) » Que de titres grotesques, ridicules, orduriers ! Ici vous avez la *Chronique scandaleuse*, le *Journal de la cour et de la ville*, la *Feuille du jour*, la *Feuille du matin*, les *Actes des Apôtres*, l'*Apocalypse*, le *Coucher ou la Vérité toute nue*, la *Moutarde après dîner*, la *Tasse de café sans sucre*, l'*Agonie des trois Bossus* ; là, le *Déclin du jour*, le *Pot-pourri politique*, les *Œufs de Pâques*, le *Rogomiste national*, le *Rouet national*, le *Martyrologe national*, la *Lanterne magique nationale*, le *Dénonciateur national*, la *Lanterne de Diogène*, le *Tailleur patriote ou les Habits des Jean-F.....* ; le *Nouveau Nostradamus ou les Tableaux prophétiques*, le *Club des Halles*, le *Journal de la Savonnette républicaine*, le *Diable boiteux ou Anecdotes secrètes de Paris et des provinces*, le *Plum pudding ou Récréations des écuyers du roi*, la *Rocamboles des journaux ou Histoire aristo-capucino-comique de la Revolution*, l'*Ami du Roi*, la *Chronique de Paris*, les *Annales patriotiques*, l'*Orateur du peuple*, et toute la dynastie des *Père Duchêne* dont le représentant le plus populaire se faisait annoncer au moyen de cette formule, lancée d'une façon saccadée et brutale aux passants (2) : « *Achetez le père Duchesne ! il est b..... en colère aujourd'hui, le père Duchesne !* » « Écoutez tous ces cris, disent les historiens familiers de la Révolution à qui sont empruntés ces renseignements curieux sur le colportage des journaux de 1789 à 1793, écoutez toutes ces voix : bruissement, murmure, fanfare, cri, chanson, colère, rire, discours, sermon, pensée, conseil, hurlement ; ces milliers, ces millions de voix soudain lâchées, déchainées, grandissantes, tempétueuses, montant de Paris à toute heure, ces millions de voix ennemies et heurtées, dont chacune est grêle peut-être, mais dont le faisceau de vacarmes étourdit la France de discordes (3). » Écoutez toutes ces voix : aussi bien voici 1830, voici 1848 qui vous en apportent comme un écho affaibli. Sous les nuances propres à ces deux différentes époques, vous distinguez toujours parfaitement la note fondamentale, la note révolutionnaire, impérieuse et mugissante, d'où naissent les terribles dissonances des partis. Ici encore ce sont les cris collectifs qui frappent en premier lieu l'oreille de l'observateur. — *A bas les ministres ! à bas Charles X !* criait-on la veille de la révolution de juillet. *Vive la charte ! Vive Philippe !* criait-on le lendemain. La révolution de février a eu aussi son cri de la veille et son cri du lendemain, très différents l'un de l'autre. *Vive la réforme !* criait-on le 23 février 1848. — *Vive la République !* répondit le peuple parisien dans la soirée du 24. Dès lors aussi commençait une période d'anarchie caractérisée par un vrai déluge de manifestations vocales. Les cris de : *Vive Lamartine ! Vive le gouvernement provisoire !* sont bientôt oubliés pour ceux de : *Vive Blanqui ! Vive Cabet !* qui marquent le paroxysme de la fièvre populaire, apaisée enfin ou plutôt violemment coupée en juin 1848, à la suite d'une des luttes les plus meurtrières dont Paris ait été le théâtre.

(1) Edmond et Jules de Goncourt, *Hist. de la soc. franç. pendant la révolution* (loc. cit.).

(2) Ce *Père Duchêne* était celui que rédigeait le fougueux Hébert.

(3) Edmond et Jules de Goncourt, loc. cit.

Celui qui aurait voulu à cette triste époque faire des études sur le cri révolutionnaire n'aurait certes pas manqué d'occasions de satisfaire sa curiosité. Il lui eût suffi de se diriger chaque soir, en suivant les boulevards, tantôt vers les portes Saint-Martin et Saint-Denis, rendez-vous ordinaire des chefs de barricades, tantôt vers l'hôtel de ville, point de mire de toutes les députations politiques. Là il eût entendu modulés, ou plutôt hurlés, sur tous les tons, des vivats grotesques, des appels sinistres, et plus souvent encore ce bizarre refrain : *Des lampions! des lampions!* qu'une troupe d'ouvriers, en revenant de l'hôtel de ville, après la manifestation du 7 mars, fit entendre pour la première fois, le soir, vers neuf heures, dans la rue Saint-Honoré, afin que les habitants de cette rue eussent à illuminer bon gré, mal gré, les façades de leurs maisons. (Voy. série D, n° 5.)

De ce moment, le cri : *Des lampions! des lampions!* eut une vogue immense; il devint le signal obligé de toute illumination réclamée par l'émeute triomphante. Les gamins de Paris, que tout bruit amuse, que toute sédition attire, le proféraient à l'envi et l'accentuaient avec la verve malicieuse qui les distingue. Malheur au bourgeois qui, par conviction politique ou par pure avarice, feignait de ne les pas comprendre! Des pierres lancées avec art dans les vitres de ses croisées par ces enfants terribles de la vieille Lutèce lui faisaient immédiatement comprendre qu'on ne se soustrait pas impunément à l'empire des lumières (1). Si de telles espiègleries ont leur côté plaisant, elles ne sont pas moins le prélude des jeux cruels de la guerre civile. Un récit publié dans les feuilles quotidiennes à l'époque dont nous parlons, donne l'idée de ce qu'il y avait à la fois de tragique et de bizarre dans ces manifestations populaires, d'abord gaiement frondeuses, ensuite lugubrement menaçantes : « Le terrible drame en quatre jours qui vient d'ensanglanter Paris, » écrivait, peu après les mémorables journées de juin, un témoin oculaire, dans le journal *le Droit*, « a eu un prologue qui mérite d'être rapporté. Le jeudi 22 juin, à neuf heures et demie du soir, une colonne d'environ dix mille ouvriers gravissait avec ordre la rue Saint-Jacques, martelant le pavé d'un pas sourd et psalmodiant à mi-voix ces mots : *Du pain ou du plomb! du plomb ou du pain!* On ne saurait se faire une idée de l'impression sinistre que produisait cette marche nocturne dans un quartier désert. Arrivée à la place du Panthéon, la foule se massa. Un individu fut hissé sur les grilles du monument; on lui fit une sorte d'encadrement avec des drapeaux et des torches. Du haut de cette tribune et au milieu d'un silence religieux, l'orateur lança aux quatre coins de la place, d'une voix vibrante, une de ces terribles harangues qui déchainent les révolutions : « Le jour » de l'échéance est arrivé, dit-il : la commission exécutive que vous avez portée au pouvoir vous oublie depuis » qu'elle foule à ses pieds des tapis moelleux; ne comptons donc plus que sur nous, et retrouvez-vous ici demain » au point du jour. On fera tout ce que vous voudrez; mais, je vous le jure, les pavés joueront leur jeu. » Une acclamation menaçante répond à cette improvisation, puis les torches s'éteignent tout à coup, et la foule s'écoule en grondant. »

Le rythme sur lequel se psalmodiait la terrible menace proférée par la bande révolutionnaire est noté série D, n° 28.

Il est un fait remarquable cependant, c'est que la gaieté parisienne, cette gaieté vivace qui avait résisté aux horreurs de 1793, résista de même aux misères de 1848. Le même esprit satirique qui avait inspiré la *Chanson du franc Picard*, et tant d'autres pièces et pamphlets du même genre, se retrouve dans un essai d'application des cris de Paris à la parodie des ambitions et des programmes de toute sorte qui se disputaient en 1848 et 1849 les suffrages de la foule. Un petit journal, *le Corsaire*, donnait à chacune des célébrités politiques issues de l'orage révolutionnaire un cri significatif pour devise : « *Lyres ébréchées! vieilles ferrailles de barricades! Harpes d'Éole à rafistoler!* » criait le citoyen Lamartine. — *Cresson de fontaine cueilli sur les bords du Mississippi!* criait de son côté le citoyen Cabet. Les citoyens Leroux et Proudhon s'annonçaient

(1) Le bruit courut à cette époque que les vitriers, plutôt par intérêt de métier que par intérêt politique, prenaient secrètement part à cette croisade en faveur du *lampion*. C'est ce que l'on peut voir dans une jolie chansonnette comique dont le cri : *Des lam...pions! des lam...pions!* forme le titre et le refrain. Cette chansonnette, dont les paroles sont de

M. E. Bourget et la musique de M. Paul Henrion, parut vers le commencement de juin 1848; elle fut chantée avec un grand succès à cette époque au Château des Fleurs, et pendant quelque temps resta très populaire.

l'un par ces mots : *Voilà l'plaisir, messieurs, mesdames!* l'autre par ceux-ci : *Battez vos femmes, vos amis!* (1) *Un sou mon tas d'alinéas! Un sou l'idée, deux sous la boîte!* criait un journaliste célèbre. Et la Montagne de hurler comme une poissarde : *De la raie, de la raie publique tout en vie!*

Le cri industriel, le cri du marchand de journaux, tient dignement sa place en 1848 à côté du cri colléatif. La révolution de février ne fut même, à de certains jours, qu'une sorte de grande foire aux journaux. Comment les compter, comment les nommer tous? Qu'on nous permette d'abord de rapporter simplement ici quelques exemples de cris industriels qu'il nous a été donné de recueillir en partie nous-même sur les quais et les boulevards de Paris. Ils sont classés uniquement d'après l'ordre chronologique et reproduits dans une nomenclature plus complète des cris révolutionnaires de 1848 notés rythmiquement et musicalement, qui se trouve à la suite du présent chapitre. On a dit souvent que les *faits parlent d'eux-mêmes*, on trouvera peut-être que le mot peut s'appliquer aux annonces en plein vent.

En mai 1848, voici quelques-uns des cris de journaux qu'on pouvait entendre à Paris :

« Demandez le journal du citoyen Cabet, cinq centimes, un sou! *Journal très curieux et très intéressant à lire aujourd'hui, journal concernant tout le monde en général.* » (CRIS NOTÉS, série D, n° 11.)

« Les nouveaux détails sur le complot tramé contre l'Assemblée nationale, un sou! » (N° 6.)

« Demandez la *Press'*! » (N° 4-4.)

Dès le 1^{er} juin, les cris deviennent menaçants et cyniques; souvent ils évoquent des souvenirs ridicules ou odieux.

« Demandez le *Robespierre*, journal de la réforme sociale, le premier numéro d'aujourd'hui (2). Cinq centim's seulement, pour les faire connaître! » (N° 17.)

« Demandez le *Père Duchesne*, le journal canaille, cinq centim's. Demandez le *journal canaille*, cinq centim's! » (N° 15.)

« *La colère d'un vieux républicain*, cinq centim's, un sou! (3) » (N° 16.)

« Demandez la *canaille*, la *canaille*, la *canaille*, la *canaille*! pour un sou; ça n'est pas cher. » (N° 19.)

« *La Carmagnole*, journal des enfants de Paris! » (N° 18.)

« *La République rouge! la vraie République!* » (N° 24.)

« *Le Peuple constituant*, son dernier numéro, la clôture définitiv', il ne paraîtra plus; il est mort et enterré au Père Lachaise : c'est fini, c'est fini, allez, il ne paraîtra plus, c'est-à-dire! » (N° 26.)

En juillet 1848, les partis se sont apaisés. Le cri se discipline et perd de son cynisme révolutionnaire. Les annonces littéraires (symptôme favorable!) se mêlent en plus grand nombre aux annonces politiques, comme dans ce dernier cri :

« Faut voir le nouveau *Journal du soir*, le deuxième numéro du *Spectateur républicain* avec le roman de Monsieur Balzac : les deux réunis ensembl', cinq centim', un sou seulement, pour le faire connaître. Vous avez la séance complète d'aujourd'hui! » (N° 53.)

Citons encore pour compléter le tableau, à côté des cris de marchands de journaux, ceux des marchands de brochures.

A partir de juin 1848, on criait :

« Voilà la séance, demandez la séance! la justification du citoyen Louis Blanc! (3) » (N° 20.)

(1) C'est la parodie du cri du marchand de badines : *Battez vos femmes, vos habits.*

(2) Rappelons aux amateurs de curiosités satiriques les axiomes placés, à titre d'épigraphes, en tête de ce journal :

Le peuple est le seul souverain.

Les représentants sont ses commis.

Abolition de la peine de mort.

Abolition de la misère.

Le *Robespierre* était rédigé par M. Marcel Deschamps, qui avait aussi rédigé le *Père Duchesne*, puis le *Napoléon républicain*, puis le *Vieux Cordelier* de 1848.

(3) Le journal intitulé ainsi avait pour épigraphe : *En avant! marchons donc!* Le *Vieux républicain* en question annonçait pour ainsi dire que sa colère durait depuis 1789, qu'elle avait cessé en février 1848, mais pour recommencer trois mois plus tard. Cette colère s'attaquait à tout, au peuple qui tirait les marrons du feu, aux gardes nationales, qui jouaient au *colin-maillard* avec les ouvriers; aux ouvriers, qui se fâchaient contre tout le monde, et qui avaient mis des *louis blanc* à la place des *louis jaunes*, etc. Bref, la mauvaise humeur du *Vieux républicain* n'épargnait qui que ce soit; l'auteur en voulait « aux hommes qui sont des femmes, aux femmes qui sont des hommes, » et à lui-même.

- « L'histoire détaillée et exact' des journées' de juin, je les (sic) vends trois sous ! » (Série D, n° 39.)
- « L'histoire des événements de juin par un officier d'état-major, le plan des barricades, le nombre des tués et des blessés, huit pag' d'impression ! » (N° 40.)
- « La réponse de *Mossieu* Lamartine à la lettre d'Émil' Barrault, par *Mossieu* Alexandr' Dumas, un sou ! » (n° 52.)
- « Faut voir le général Cavaignac devant la commission d'enquêt', un sou ! » (N° 63.)
- « La liste des représentants du peuple, leur département et leur demeure dans Paris, deux sous ! » (Série D, n° 49.)

N'oublions pas, en dernier lieu, les vendeurs de portraits, d'images et d'emblèmes.

Après les journées de juin, on entendait crier de toutes parts : *La médaille' du général Cavaignac, dix centim's les médaille'!* (Série D, n° 42.) Ou bien : *Le portrait de monseigneur l'archevêque de Paris, parfaitement ressemblant, le général Cavaignac!* » (N° 43.) Etc.

Pour se rendre parfaitement compte du mouvement d'idées auquel correspondait ce charivari demi-industriel, demi-politique, il faut maintenant que l'attention se porte des crieurs sur les journaux mêmes. Mais ici, nous l'avons dit, l'énumération exacte est à peu près impossible. Il faut se contenter de quelques noms, de quelques titres, qui en disent plus qu'ils ne sont gros, comme le *quoi qu'on die* des *Femmes savantes*. Bornons-nous donc à nommer le *Père Duchêne* avec toute sa famille grotesque qu'il traîne après lui ; le *Perdu chène*, la *Mère Duchêne* (1) ; — l'*Aimable faubourien*, journal de la canaille (2), — le *Bonnet rouge*, drapeau des Cent-Culottes (3) ; — la *Conspiration des poudres*, journal fulminant (4) ; — les *Droits de l'homme*, tribune des prolétaires (5) ; — la *Montagne du peuple* fraternel et organisateur, tribune des véritables représentants de la France (6) ; le *Travail*, véritable organe des intérêts populaires (7) ; — l'*Ami du peuple de 1848*, par F.-V. Raspail (8) ; la *République rouge* (9) ; — le *Christ républicain* (10) ; etc., etc.

Les titres que je viens de citer suffiraient pour montrer l'importance du rôle que la révolution de février avait faite aux crieurs de journaux. Cette importance ressortira encore mieux aux yeux des personnes qui jetteront un coup d'œil sur les cris notés joints à ce chapitre (11). Il fallait alors une armée de crieurs pour une armée de journalistes. De ces deux armées que reste-t-il ? Ce ne sont pas les crieurs certainement qui ont manqué aux journaux, ce sont les journaux qui ont tous, un peu plus tôt ou un peu plus tard, fini par manquer aux crieurs. En d'autres termes, le petit nombre des organes sérieux de la presse a peu survécu au débordement des feuilles de toute couleur, mises au jour par la révolution de février. La publicité de la rue en matière de presse a été dès lors restreinte à l'annonce monotone des journaux du soir et des programmes des théâtres. Paris a retrouvé le calme ou du moins une sorte de régularité dans le mouvement continu qui est son partage.

(1) Le *Père Duchêne* paraissait deux fois par semaine. Ce journal était l'organisateur du fameux banquet démocratique à 25 centimes, que les événements de juin firent indéfiniment ajourner. Le *Père Duchêne* avait parmi ses rédacteurs M. Constant Hilbey, qui avait aussi publié deux numéros du *Journal des Cent-Culottes*. — La *Mère Duchêne* rédigeait un journal intitulé le *Travailleur*, où elle avouait son faible pour la barrière et le vin à quat' sous. Les six numéros qui parurent sous ce titre, du 27 mai au 22 juin, ne semblent pas sérieux, tant la recherche de l'ignoble y domine.

(2) Paraissait le jeudi et le dimanche. Il publia huit numéros et fut suspendu en juin. « Cache ton fusil, ô peuple des aimables faubourgs, disait-il à son public ; cache-le, mais pourtant ne le quitte pas de l'œil, et qu'au premier signal il se retrouve dans tes viriles mains. »

(3) Il publia quatre numéros. Le rédacteur, dans son allocution aux *Cent-Culottes*, les avertissait qu'il mettrait à leur service une plume arrachée à l'aile du vieux coq de 93.

(4) Publia un seul numéro, où M. Louis Blanc était comparé à Gallée.

(5) Publia trois numéros, du 2 au 9 mars. Ce journal demandait la substitution du drapeau rouge au drapeau tricolore.

(6) Vécut dix jours et publia quatre numéros, dans l'un desquels la journée du 16 avril 1848 était saluée comme le commencement de la révolution sociale.

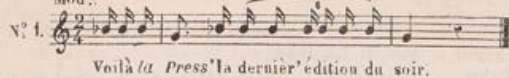
(7) Publia dix numéros, du 28 mai au 21 juin, et trouva le temps, dans sa courte existence, de proclamer Pierre Leroux le plus grand génie des temps modernes.

(8) Publia vingt et un numéros.

(9) Ne publia que quelques numéros, avec ces mots de P.-J. Proudhon pour épigraphe : « Le drapeau rouge, c'est l'étendard du genre humain. »

(10) Publia cinq numéros. Le rédacteur du *Christ* y annonçait que son but, conforme de tout point à celui de l'Évangile, était de contribuer de toutes ses forces à maintenir les droits que les pauvres et les ouvriers, ses frères, avaient conquis sur les barricades, le 24 février.

(11) Une liste assez complète des journaux du soir, criés habituellement à Paris, a été livrée à la publicité, sous forme de chansonnette comique, par M. Alfred de Saint-Jullien. Cette chansonnette, intitulée *les Journaux du soir en 1848*, est encore une des actualités musicales de l'époque.

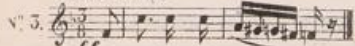
UNE FEMME criant *La Presse* le Vendredi 21 Avril 1848 à 6^h du soir.
Mod.^{to}Voilà *la Presse* la dernier' édition du soir.UN HOMME criant *La Presse* le Jeudi 18 Mai 1848.

Moderato.

Voilà *la Presse* la dernier' édition du soir.

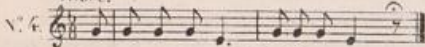
UN HOMME le 31 Mai 1848.

Vivace. Parlanto.

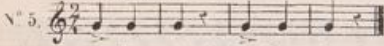
De-mandez *la Presse**

UNE FEMME le Mardi 8 Aout 1848.

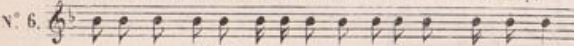
Vivace.

De-mandez *la Presse** voilà *la Presse**CRI RÉVOLUTIONNAIRE profère pour la 1^{re} fois le 17 Mars 1848.

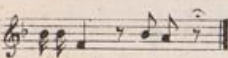
Très accentué.



Des lam-pions! Des lam-pions!

UN HOMME Place de la Bourse le Jeudi 18 Mai 1848 à 10^h du matin.

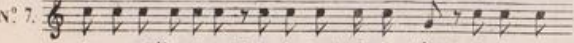
Les nouveaux détails sur le complot tramé contr' l'Assemblée*



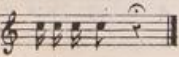
National* un son.

UN GARÇON le Vendredi 19 Mai 1848 à 8^h du soir.

Parlanto.



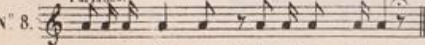
L'Assemblée National* le journal d'aujourd'hui le journal



intéressant.

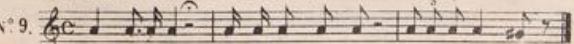
UN HOMME le Vendredi 19 Mai 1848 à 7^h 1/2 du soir.

Parlanto.



La séance d'la Chambr' la Réform* du soir.

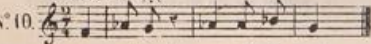
UN HOMME le Vendredi 19 Mai 1848.



Le National dix centim' deux sous voici le journal.

UN HOMME le 21 Mai 1848.

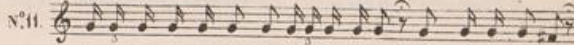
Moderato.



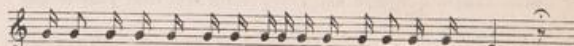
La Tribune* journal du soir.

UN HOMME le 21 Mai 1848 Boulevard S^t Denis à 11^h du matin.

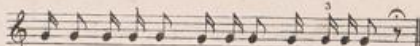
Parlanto.



Demandez le journal du citoyen Cabet cinq centim' un son

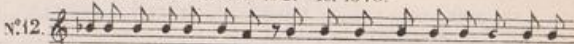
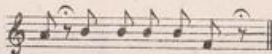


journal très curieux et très intéressant à lire aujourd'hui.



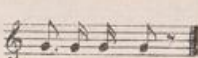
journal concernant tout le monde en général.

UN HOMME sur les Boulevards le 21 Mai 1848.

Demandez le *Pèr' Duchén'* faut voir comme il est content* et jo

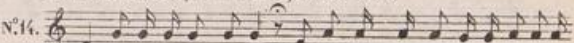
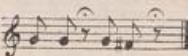
yeux, cinq centim' un son.

UN HOMME sur les Boulevards le 21 Mai 1848.

Le *Pèr' Duchén'* faut voir comme il est en colère* c'est de plus

fort en plus fort.

UN JEUNE HOMME, quai du Louvre, 28 Mai 1848.

Demandez le *Pèr' Duchén'* faut voir comme il est joyeux et contentaujourd'hui, il a fait un' chanson; demandez le *Pèr' Duchén'* et sa

chanson, un son

UNE PETITE FILLE passage des Pavillons le 1^{er} Juin 1848.

Parlanto.

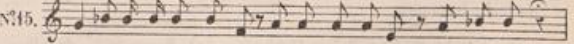
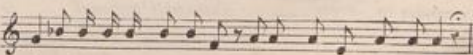
Demandez le *Pèr' Duchén'* le journal Canaill'* cinq centim'demandez le journal canaill', le *Pèr' Duchén'*; cinq centim'* L'aimable *Fanbourien* journal de la Canaille paraissant le 1^{er} Juin 1848 pour la 1^{re} fois.

Planche VIII

UN HOMME le Jeudi 1^{er} Juin 1848.

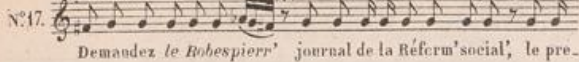
Allegretto.



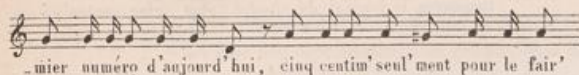
La cotér'd'un vieux Republicain, cinq centim' un sou.

UN HOMME sur les Boulevarts le 1^{er} Juin 1848.

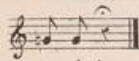
Parlando.



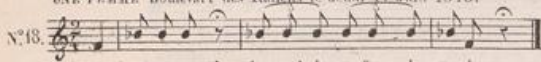
Demandez le Robespier' journal de la Réform'social, le pre-



mier numéro d'aujourd'hui, cinq centim'seul'ment pour le fair'



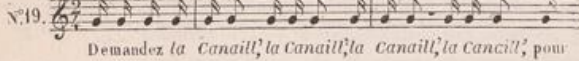
connaître.

UNE FEMME Boulevard des Italiens le Jeudi 1^{er} Juin 1848.

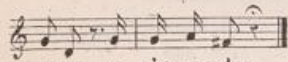
La Carmagnol', journal des Enfants de Paris.

UNE HOMME criant l'Amable Fausbourien journal de la Canaille le 5 Juin 1848.

Moderato.



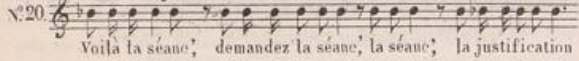
Demandez la Canaill', la Canaill', la Canaill', la Cancill', pour



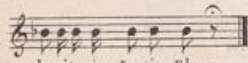
un sou, ça n'est pas cher

UN HOMME sur les Boulevarts le Samedi 3 Juin 1848.

Parlando.



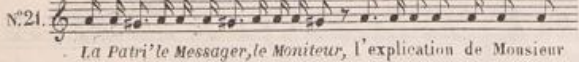
Voilà la séance, demandez la séance, la séance, la justification



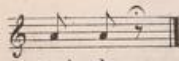
du citoyen Louis Blanc.

UN HOMME le Samedi 3 Juin 1848.

Parlando.



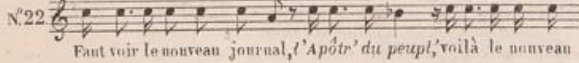
La Patri' le Messager, le Moniteur, l'explication de Monsieur



Louis Blanc.

UN HOMME le 3 Juin 1848.

Parlando.



Faut voir le nouveau journal, l'Apôtr' du peupl', voilà le nouveau



journal, demandez.

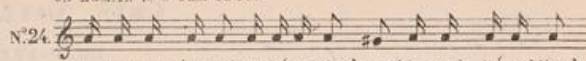
UNE PETITE FILLE le 3 Juin 1848 place de la Bourse à 10^h du soir.All^o Parlando.

De-mandez la Press' — l'assemblée'National', le

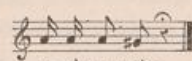


journal du soir.

UN HOMME le 6 Juin 1848.



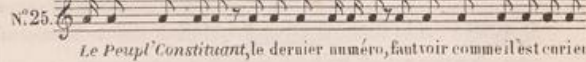
Le nouveau journal la République'roug', la vraie République,



le Père'Duchêne.

UN HOMME le Mardi 11 Juin 1848.

Parlando.



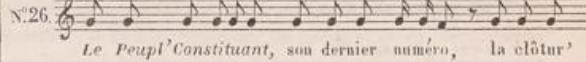
Le Peupl'Constituant, le dernier numéro, faut voir comme il est curieux



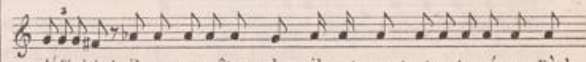
et intéressant.

UN HOMME sur les Boulevarts le Mardi 21 Juin 1848.

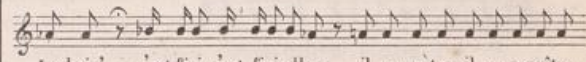
Parlando.



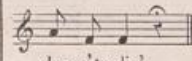
Le Peupl'Constituant, son dernier numéro, la clôture



définitiv' il ne paraîtra plus, il est mort et enterré au Père



Lachais' c'est fini, c'est fini, allez, il ne paraîtra... il ne paraîtra



plus, c'ta dir'

UN HOMME criant le Journal l'Opinion publique, 21 Juin 1848 à 11^h du matin.

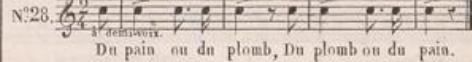
Allegro.



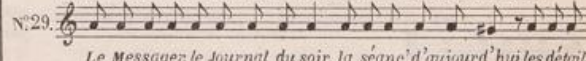
l'Opinion public' un sou.

CET révolutionnaire proféré par les insurgés dans le Quartier St-Jacques le 22 Juin

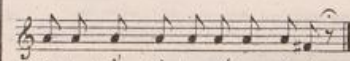
Mour! de Marche.

vers 9^h du soir.

Du pain ou du plomb, Du plomb ou du pain.

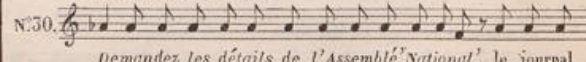
UN HOMME sur les Boulevarts le Vendredi 25 Juin 1848 à 8^h du soir.

Le Messager, le Journal du soir, la séance d'aujourd'hui, les détails

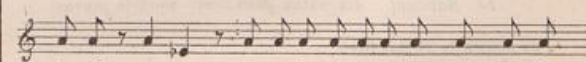


de tout c'qui s'est passé dans Paris.

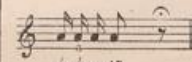
UN HOMME le 25 Juin 1848.



Demandez les détails de l'Assemblée'National', le journal

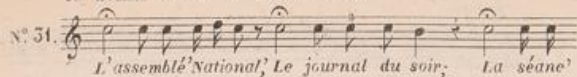


du soir, un sou, le projet de démission du pouvoir



exécutif.

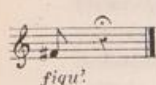
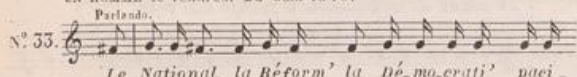
UN HOMME le Vendredi 25 Juin 1848.



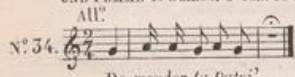
UN HOMME le Vendredi 25 Juin 1848 a 6^h 1/2 du soir.



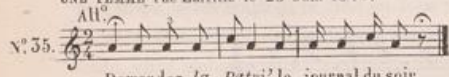
UN HOMME le Vendredi 25 Juin 1848.



UNE FEMME le Samedi 3 Juin 1848.



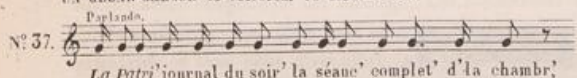
UNE FEMME rue Laffitte le 25 Juin 1848.



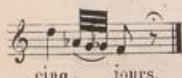
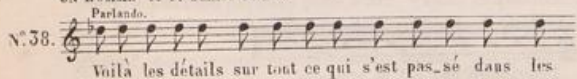
JEUNE GARÇON vendant le journal la Patrie le Mardi 13 Juillet 1848.



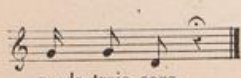
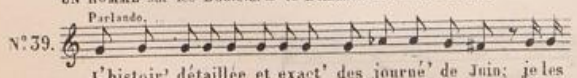
UN JEUNE GARÇON le Mercredi 16 Aout 1848.



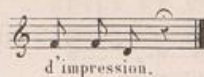
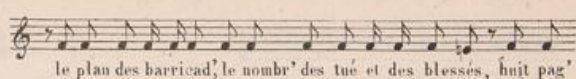
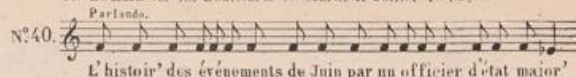
UN HOMME le 1^{er} Juillet 1848.



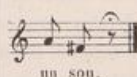
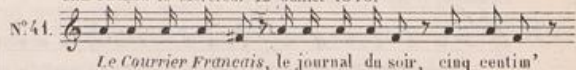
UN HOMME sur les Boulevards le Dimanche 2 Juillet 1848.



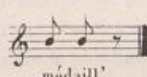
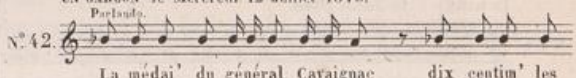
UN HOMME sur les Boulevards le Mardi 11 Juillet 1848.



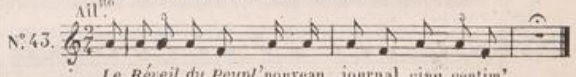
UNE FEMME le Mercredi 12 Juillet 1848.



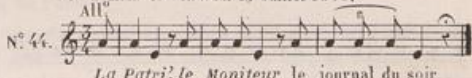
UN GARÇON le Mercredi 12 Juillet 1848.



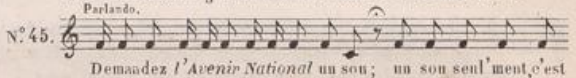
UN GARÇON le Vendredi 14 Juillet 1848.



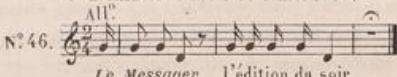
UN HOMME le Vendredi 14 Juillet 1848.



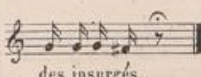
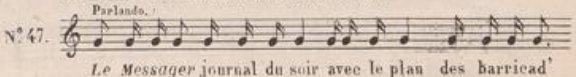
UN HOMME criant le journal l'Avenir National le 14 Juillet 1848.



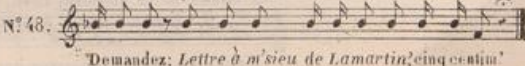
UN HOMME le Vendredi 14 Juillet 1848.



UN HOMME le Dimanche 30 Juillet 1848.

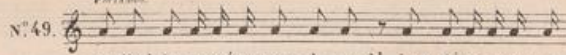


UNE FEMME le 14 Juillet 1848.

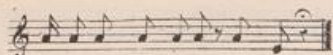


UN JEUNE GARÇON le 14 Juillet 1848.

Parlando.



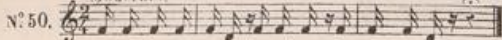
La list' des Représentants du peupl' leur département et



leur demeure' dans Paris, deux sous.

UN HOMME le 16 Juillet 1848.

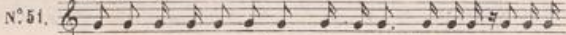
Moderato.



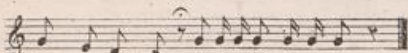
Demandez la Patrie, la Réform', le Bien public.

UN HOMME le Mardi 18 Juillet 1848.

Parlando.



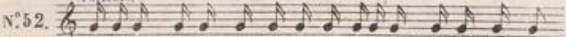
Le portrait de Mousseigneur l'Archevêqu' de Paris parfaite-



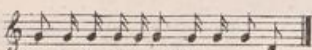
-ment ressemblant, le général Cavaignac.

UN HOMME le 18 Juillet 1848.

Parlando.



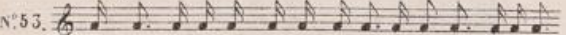
La répons' de mōssieu Lamartine à la lett'r d'Emil' Barrault



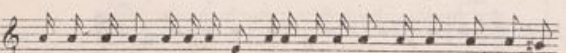
par mōssieu Alexandre Dumas, un sou.

UN HOMME le Dimanche 30 Juillet sur Boulevard des Italiens.

Parlando.



Faut voir le nouveau journal du soir, le deuxièm' numéro



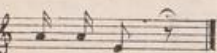
du Spectateur Républicain avec le Roman de Monsieur Balzac;



les deux réuni' ensembl' cinq centim', un sou seul'ment



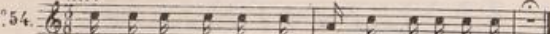
pour les fair' connaître. Vous avez la séance' complet'



d'aujourd' hui.

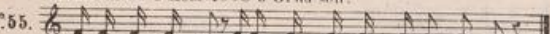
UNE FEMME le 2 Août 1848.

All.^{to}



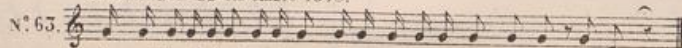
Demandez l'journal d'Alphons' Karr d'mandez le journal.

UN HOMME le 8 Août 1848 à 8^h du soir.



Le journal pour rire avec sept nouvell' gratur' un sou.

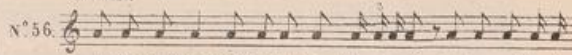
UN HOMME le 22 Novembre 1848.



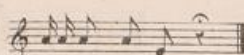
Faut voir le général Cavaignac devant la commission d'enquêt', un sou.

UN GARÇON sur les boulevards le 11 Juin 1848.

Parlando.

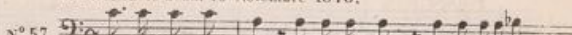


Le journal pour rire, le nouveau Charivari, le journal de la

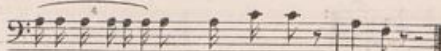


Rigolad; un sou.

UN HOMME le Jeudi 16 Novembre 1848.



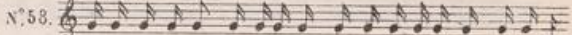
Le journal pour rire, la concurrence' du Charivari;



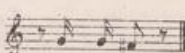
voyez les caricatur' d'aujourd' hui, deux sous.

UN HOMME sur les Boulevards le Jeudi 10 Août 1848.

Parlando.



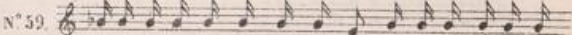
Demandez la list' des Citoyens condamnés à la transportation,



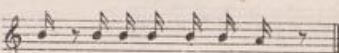
cinq centim'.

UNE FEMME le Samedi 16 Septembre 1848.

Parlando.

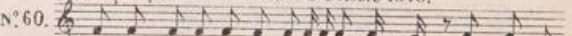


Demandez les journaux d'aujourd' hui, les anciens et les nou-

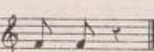


-veaux, demandez les journaux.

UN GARÇON place de la Bourse le 8 Octobre 1848.



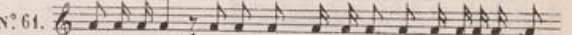
Le Droit au travail par le Citoyen Proudhon, quinze centim'



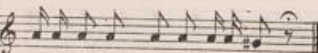
seul'ment.

UN HOMME sur les Boulevards le Dimanche 3 Octobre 1848.

Parlando.

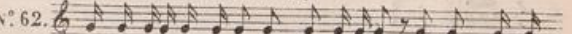


Le Moniteur, le discours prononcé par le général La-

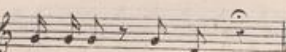


-moricière aux colons africains.

UN HOMME le 8 Novembre 1848.



La Constitution et l'adress' des Députés, extrait d'après



l'Moniteur, deux sous.